

Le Coin des Curieux

Se protéger jadis contre la foudre : de l'irrationnel à l'empirique !

Jean-Paul DELOR

L'une de mes grands-mères avait une peur panique de l'orage. Dès les premiers roulements du tonnerre, elle fermait précipitamment portes et volets, s'agenouillait et priait dans la ruelle de son lit. Pour parfaire la protection escomptée, elle s'enfouissait de plus la tête sous l'édredon !

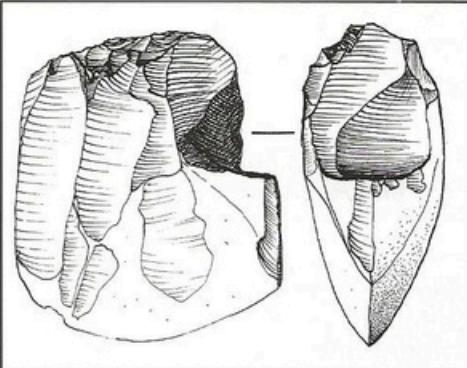
Elle me racontait des histoires qui me paraissaient abracadabrant, dans lesquelles des « boules de feu » pénétraient par le conduit de la cheminée, traversaient les armoires, cassant quelques assiettes de porcelaine dans chaque pile avant de ressortir par les fenêtres fermées, en préservant cette fois le vitrage. Comment croire à de telles fariboles quand on possède un esprit qui se veut cartésien ? Pour autant, elle ne m'a jamais communiqué sa peur de l'orage, ou plutôt de ces fameuses boules de feu !

Les humains qui ont peur des orages sont pourtant légion ; il suffit d'une simple recherche sur internet pour s'en convaincre¹. Il semble par ailleurs que la plupart des animaux domestiques (même les abeilles !) soient indisposés par ce phénomène météorologique. Il est donc probable que, très tôt, voulant se garantir contre sa puissance destructrice, l'homme a cherché à utiliser des artifices conjurateurs divers.

L'une des protections les plus répandues, dans le temps et dans l'espace, consistait à utiliser une hache polie. Cet artefact est à la base de l'une des croyances les plus profondément installées et dont le folklore remonte à plusieurs siècles (voire plusieurs millénaires) : des pierres sont projetées du ciel lors de certains orages et on les trouve aux points d'impact de la foudre.

D'où le nom donné en Europe à la hache polie : *peiros de trouneire* en occitan, *men gurun* en breton, *piedras de rayo* en espagnol, *ascia de raju* en italien, *Donnerstein* ou *Donneraxt* en allemand, *thunderstone* en

1. Un internaute raconte: « la foudre en boule est très impressionnante , je me souviens qu'une boule de feu bleu électrique est sortie du lustre et a fait le tour de la pièce ayant de sortir par le trou de la vieille serrure de la porte , nous avons regardé le phénomène, médusés... ».



Extrémité tranchante d'une hache en silex poli (et retaillée après cassure), trouvée sous le seuil d'une maison à Guerchy (dessin J.-P. Delor)

anglais, *dondersteen* en hollandais, *Tordensten* en danois, *Thorsten* en suédois. On remarque ici l'association du tonnerre et de Dieu, en l'occurrence Thor, le dieu de la foudre. On pourrait prolonger cette énumération avec des appellations tant scandinaves que méditerranéennes, évidemment européennes mais aussi en provenance de Sumatra ou du Brésil.

L'orage est forcément l'œuvre de Dieu comme l'indiquent certaines expressions relevées dans nos régions françaises et probablement utilisées selon des conjonctures adaptées. Ainsi le tonnerre, c'est Dieu :

- qui bat sa femme
- qui déménage ses meubles
- qui brasse ses noix
- qui joue aux quilles
- qui roule ses barriques
- qui gronde ses enfants...

Un des plus remarquables cas de « pierres de foudre » fut observé près de Wolverhampton (Angleterre), à l'automne 1876, lorsque pour citer le rapport dans le *London Times*, « une énorme boule de ce qui sembla être du feu vert, tomba lors d'une violente tempête, non accompagnée de foudre. Plusieurs personnes ayant observé la chute de la boule de feu vert visitèrent le point où elle avait frappé et trouvèrent une pierre hautement polie, totalement différente de tous dépôts minéraux du voisinage et tout aussi différente de toute météorite existante. La coïncidence de la foudre frappant directement au-dessus de la trouvaille fut aussi inexplicable que l'aurait été sa chute depuis les airs ».

Blinkenburg dans son traité sur le sujet des « Pierres de foudre » livre de nombreux cas similaires, dont la découverte de *stone axheads* sous des arbres qui avaient été frappés par la foudre à Malacca, Sumatra et Java, alors qu'en Afrique centrale des objets en forme de coque de bateau, parfaitement polis, décrits comme des « haches », ont été trouvés fichés dans des arbres qui avaient été touchés par ce qui sembla être la foudre. Pas forcément limités à l'Asie et l'Afrique, deux cas officiellement authentifiés d'événements semblables ont été recensés en Prusse dans la première partie du siècle dernier, alors que Meunier parle d'une « *axhead* » en sa possession qui tomba lors d'une tempête en Sicile et note qu'une



*Armature à tranchant transversal provenant d'un enduit. La largeur du tranchant mesure 30 mm.
Coll. Delor, Guerchy.*

pierre d'un poids de 8 livres tomba à Londres en 1876. Toutes ces « pierres de foudre » variaient largement des dépôts minéraux du voisinage. Il est évident que toutes ces manifestations trouveraient une explication fort logique si la matière nous était fournie pour pouvoir en faire l'analyse.

De très nombreuses haches polies sont parvenues jusqu'à nous, quelques musées en possèdent. Mais combien de particuliers en conservent chez eux, découvertes fortuitement ou prospectées assidûment.

Dans nos campagnes, elles étaient presque courantes, remontées en surface lors des labours ; certaines en grès ou autres roches abrasives, servaient parfois à aiguiser les faux et les fauilles.

Elles font encore l'objet de nombreuses superstitions. Placées dans la cheminée en Bretagne, elles sont censées éloigner la foudre (et notamment la foudre en boule) et protéger la ferme – et donc portent bonheur. Les marins également, quand ils partaient en mer, embarquaient une hache à bord. Elle devait éloigner le mauvais temps, protéger le bateau et surtout ramener l'équipage à bon port. Ces haches pouvaient d'ailleurs côtoyer des images pieuses, deux précautions valant mieux qu'une.

Dans le Jovinien et l'Aillantais, les haches polies étaient placées plus particulièrement sous le seuil de la porte principale de la maison ou de la grange. Aux dires de certains anciens, la pierre garantissait plus des « boules de feu » que des orages et c'est pourquoi cheminées et ouvertures étaient plus particulièrement protégées. Cette coutume était aussi pratiquée en Belgique où des outils de pierre ont été de même retrouvés encastrés dans le ciment de nouvelles constructions.

Les outils en pierres taillées, notamment s'ils présentent une forme très remarquable, sont donc souvent devenus des outils « rituels » mais dont la fonction initiale a parfois été détournée. En Angleterre notamment, les « pierres de foudre » sont ainsi des haches de pierre polie investies de propriétés magiques, dont la principale est une propriété de guérison. Accolée aux reins, la pierre de foudre est considérée comme un remède contre les calculs rénaux : en 1600, le Comte de Lorraine souffrant de cette maladie se voit prescrire ce remède. Non seulement l'outil, mais aussi celui qui manie l'outil est investi de pouvoirs de guérisons.

En Bretagne et en Angleterre encore, jusqu'au début du XX^e siècle, une personne sur le point de mourir peut demander à ce que ses proches fassent usage de la « pierre bénie », le *mel béniguet* breton. Ce maillet de pierre ne sert pas à frapper le mourant mais à accélérer « le passage », par apposition sur le front. E. Enaud signale en 1892 au pays de Caurel en Bretagne que la communauté villageoise conservait au creux d'un if,



Très exceptionnelle ammonite (de plus de 40 cm de diamètre) sur un mur des communs du château d'Ancy-le-Franc (Photo Louis Fraïtot).

près de l'église, un tel objet : « les clients venaient le prendre pour leurs besoins ». Paul A. Janssens y voit un rapprochement avec la coutume catholique de donner trois coups sur la tête d'un pape décédé à l'aide d'un marteau en argent.

Mais revenons à nos haches !

Dans le Jovinien, d'autres coutumes ont été observées, avec pour corollaire toujours les mêmes intentions : la protection de la maison.

Très voisin de la hache polie, on a pu observer le scellement d'une armature de flèche néolithique dans l'enduit intérieur d'un mur, sous une fenêtre. Le sablon utilisé étant passé au tamis, il est impossible que ces artefacts se soient glissés fortuitement dans le mortier de chaux.

A Guerchy, le maçon Lalouette extrayait, il y a plus d'un siècle, son sablon dans une carrière privée, pratiquée à l'emplacement de la nécropole néolithique puis protohistorique où fut découvert le fameux *petit cheval* de bronze.

Il est à noter que dans l'esprit de la plupart d'entre nous une pointe de flèche ne peut être que perçante, c'est-à-dire pointue. Or, il n'en a pas toujours été ainsi et les premières d'entre elles furent tranchantes comme celle découverte à Guerchy. Finalement, sa forme ressemble plus à une hache miniaturisée qu'à une pointe de flèche et c'est probablement pourquoi on lui a attribué des vertus protectrices au même titre qu'une hache de pierre.

Les maisons construites à cette époque (1880-1910) présentent parfois de telles particularités. Mais il en est d'autres ! A Neuilly c'est une « gourde » miniature en grès, avec un soleil estampé sur les deux faces et contenant de l'eau bénite qui était scellée dans la maçonnerie d'un mur, pour protéger le corps de bâtiment. Souvent les encriers en grès de la Sarthe ou du Beauvaisis ont pu être utilisés pour cet usage.

A Ouanne, en limite de la Puisaye, mais aussi en d'autres lieux, ce sont d'énormes ammonites, mesurant près de 40 cm de diamètre, qui sont placées au dessus des portes et jouent ici le rôle de talisman. Sous couvert d'une manifestation esthétique, on est confronté en fait à une pratique magique ! On retrouve d'ailleurs divers fossiles (ammonites, éponges) jouant ce rôle dans l'Aillantais, ou en bordure de la Forêt d'Othe (où les oursins fossiles sont privilégiés).

Une ammonite sur le mur d'une propriété à Vauguillain (photo Elisabeth Chat)



Ces mêmes oursins (*micraster*) sont disposés en ligne sur les appuis de fenêtres du Sussex (Angleterre) pour porter bonheur et éloigner la foudre. En d'autres lieux les rostres de bélémnite tomberaient avec la foudre. En raison de leurs formes aiguës, on a cru par le passé qu'ils étaient moulés pendant les orages. C'est pourquoi ils portent le nom largement répandu de « coups de foudre » et sont abondamment utilisés pour se protéger de la foudre et des « démons du ciel ».

Quant aux dents de requins de Précy-sur-Vrin, même si le gisement est peu connu, les prélevements y sont toujours aussi abondants. Il paraît que les motivations sont souvent les mêmes !

Il y a sur terre, entre 30 et 100 éclairs « nuage-sol » par seconde : cela vaut la peine de se familiariser avec les orages !

A défaut de talisman ou d'artifice conjurateur, vous pourrez toujours avoir recours à un dispositif extérieur de protection contre la foudre, régi par les normes NF C 17-100 et 102, NF EN 62305-3 et 4, NF EN 61643-11, à moins que vous ne préfériez la NF EN 61643-21 !

Mais, est-ce bien raisonnable ? Une bonne hache polie ou un oursin fossile doivent pouvoir faire l'affaire...

Bibliographie :

- BLICKENBERG C., 1911, *The thunderweapon in religion and folklore. A study in Comparative archéology*, Cambridge, University Press.
- LE QUELLEC JEAN-Loïc, 1996, « Mégalithes et traditions populaires. La hache et le marteau de vie et de mort ». *BSPF* 1996, tome 93, n°3, p. 287-297.
- ENAUD E., 1892, Le mât béni de Caurel (Canton de Mûr-de-Bretagne). *Revue des traditions populaires*, VII, 3, p. 153.
- SAINTYVES P., 1939, « De l'origine des traditions populaires relatives aux pierres de foudre, recueillies parmi les gens du peuple durant les XIX^e et XX^e siècles ». *Revue anthropologique*, LXVII, 1, p. 17-36.

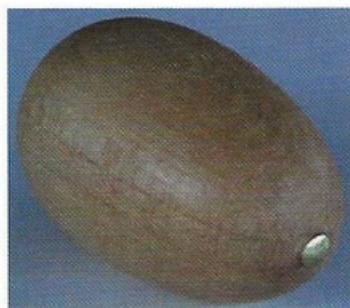
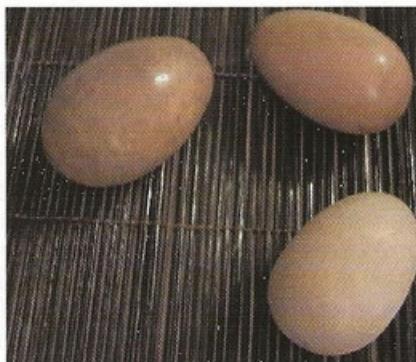
Fiche technique n° 3



Œuf à reparer

C'est un instrument en forme d'œuf, en bois, en pierre, ivoire ou os, voire en fonte, sur lequel on tend le tissu ou le tricot pour en reconstituer la texture, par action de raccommodage. Il peut être creux et s'ouvrir en deux parties pour servir parfois d'œuf à coudre.

Il sert à reparer tant les chaussettes que les paumes de gants ou les manches trouées, voire, le corps des pullovers. Mis entre les deux épaisseurs de tricot, l'œuf les sépare et évite ainsi de les prendre malencontreusement toutes deux dans le travail de reprise, il joue aussi un rôle comparable à celui du tambour de brodeuse car on peut tendre correctement le tricot et limiter les risques de déformations.



Certains modèles possèdent un large clou à tête légèrement bombée pour piquer plus facilement et ne pas endommager le corps de l'œuf. Le spécimen soumis à votre sagacité avait, il est vrai, une forme peu typique, un peu « patatoïde »...

Œuf à reparer les gants :

Il ne s'agit pas vraiment d'un œuf à reparer, bien que sa fonction en soit similaire. L'outil se compose de deux extrémités ovoïdes distantes d'environ 10 cm. Le bout le plus gros sert aux doigts les plus forts, et le plus fin au petit doigt.



Œuf à reparer sur pied :

Œuf en fonte monté sur pied, mesurant une quarantaine de centimètres de hauteur. La chaussette était enfilée sur le dispositif et libérait la seconde main qui tendait le tricot plus facilement, libéré du poids de l'œuf. On observera que placé ainsi, l'œuf n'est opérationnel que sur le côté : pointe et talon sont pratiquement inutilisables. Ce dispositif permettait aussi de ravauder les bas, même les plus fins.



L'œuf à reparer

Je ne me rappelle plus quelle impérieuse nécessité de bricolage domestique m'avait conduit à fouiller dans ce carton poussiéreux et rafistolé. On pouvait à peine déchiffrer l'étiquette délavée portant, dans la belle écriture ronde de mon père, la mention : « petits outils ».

Je ne l'avais pas ouvert depuis le jour où, le cœur encore dolent des peines de mon deuil récent, j'avais vaguement trié, et emporté avec moi quelques pièces du pauvre et inestimable héritage. La petite pince chromée à bouts recourbés était là, bien rangée parmi les gouges biscornues, les minuscules tournevis d'horloger ou d'orfèvre, et les canettes métalliques de fil à coudre dont ma mère garnissait précieusement sa machine Singer.

Mais mon regard s'attarda sur un œuf à reparer en bois, blessé de traces de mordillement qu'y avait laissées Micky, notre premier chien, alors tout jeune, en se faisant les dents. Prenant l'objet en main, je fus tout à coup saisi d'une vague de nostalgie. L'image de ma mère, courbée sous la lampe, faufiletant son aiguille brillante entre les fils de la trame dont elle avait aveuglé la blessure béante d'une chaussette, fit irruption dans mon souvenir. Elle était jeune, encore : sur son nez, point de lunettes. C'était le temps où les chaussettes se reprisaient...

Tout petit bonhomme, j'avais été réveillé par un urgent besoin naturel. Mon affaire faite, j'avais trottiné, pieds nus dans la demi-obscurité, guidé par la lumière qui s'échappait de la salle à manger. J'avais glissé la tête dans l'ouverture de la porte. Une corbeille à ouvrage débordant de chaussettes sinistrées étalait son contenu sur la table. Sentant ma présence, elle avait relevé la tête, surprise, et avait chuchoté en souriant : « Tu es debout, à cette heure-ci ? Il est plus de minuit, tu sais... Va vite te recoucher ! »

Avais-je alors senti pourquoi mes vêtements, ceux de mes frères et sœurs, étaient toujours impeccables lorsque nous nous levions, le matin ?

Je caressai l'œuf de bois, puis le reposai délicatement dans le vieux carton. Depuis, j'ai compris beaucoup de choses.

La fiche à laquelle vous avez échappé !

A quoi sert cet objet et surtout dans quel bois est-il sculpté ?



Il s'agit d'un œuf porte-chapelet, s'ouvrant en deux par un pas de vis tourné et sculpté dans du corozo, c'est-à-dire de l'ivoire végétal, l'albumen du fruit du palmier à ivoire plus communément encore appelé tagua. On le trouve au cœur de la forêt amazonienne, en Equateur, en Colombie, au Pérou et dans d'autres pays du monde. Malheureusement ces palmiers à ivoire ont été pillés, coupés à la base pour permettre une récolte plus facile.

Ce genre d'œuf pour usage de piété était souvent façonné par des bagnards...

Jean-Paul Delor

Fiche technique n° 4

L'objet que nous vous soumettons aujourd'hui mesure près de 40 cm de longueur : il vous est présenté selon deux angles de prise de vue perpendiculaires. Globalement, il s'agit d'une lame d'acier, dont la courbure est volontaire, prise entre deux manches.



De quoi s'agit-il ?

Nous attendons vos réponses au siège de l'association. En cadeau aux trois premiers gagnants, une publication de notre fonds. Cochon qui s'en dédit !

Jean-Luc Dauphin

1910-2010, il y a 100 ans !

Revue de presse par Jean-Michel RANTY

Si l'on demande au premier quidam rencontré dans la rue ce qu'évoque pour lui l'année 1910, il y a quelques possibilités pour qu'il cite les tensions politiques avant la reprise du conflit avec l'Allemagne, ou qu'il parle de ces merveilleux « fous volants » qui défraient alors la chronique. Mais plus certainement il parlera des crues, tout au moins de la crue de la Seine.

Cette revue de presse montre, de façon parfois humoristique, que certains sujets brûlants d'actualité étaient déjà « dans l'air ».

La Comète de Halley

L'illustration du 22/1/1910

« La Rencontre de la comète de Halley avec la terre se produira pendant la nuit du 18 au 19 mai prochain. Tout ce que l'on publie en ce moment sur ce point est très prématûr, surtout lorsqu'on en conclut l'empoisonnement de l'humanité et la fin du monde. »



Le Salon des indépendants 2 avril 1910



« Au Salon des Indépendants, les affolés d'originalité, les bons snobs qu'enchantent les plus enfantines audaces, combinées tout exprès à leur intention, tendaient leurs regards extasiés vers une toile éclatante où les rouges, les verts, les bleus, hurlaient à qui mieux mieux, affranchis de toute règle, évadés de toute ligne, illustration parfaite des principes du manifeste de Joachim Raphaël Boronali. Elle était signée du même nom ultramontain et s'intitulait poétiquement : *Et le soleil s'endormit sur l'Adriatique...* Elle ne détonnait pas outre mesure, d'ailleurs, au milieu de tant de cruels bariolages. Hélas ! Ceux qui l'admirèrent n'avaient pas pris garde que Boronali, c'était l'anagramme, bien transparent, pourtant, d'Aliboron. Car le chef-d'œuvre qui émut quelques âmes faciles à l'enthousiasme fut bel et bien peint... par un âne, par un âne avec sa queue... »

Le 1^{er} mai 1910 *L'illustration de juin 1910.*



« La CGT avait projeté de fêter, cette année, le 1^{er} mai, en organisant au Bois de Boulogne, un meeting de plein air. Mais, se souvenant d'avoir exprimé naguère cette idée excellente qu'il vaut mieux, en bonne méthode de gouvernement, prévenir que sévir, M. Aristide Briand, président du Conseil, avisa nettement les organisateurs que, s'il ne songeait pas même à contester à leurs amis le droit de se réunir sous la coudrette, en revanche, chargé d'assurer

l'ordre, il ne pouvait tolérer dans les rues aucun cortège. Et vingt mille hommes de troupes furent chargés d'assurer le respect de ce programme. Aussi, dès le dimanche matin, une proclamation de l'Union des Syndicats informait les participants éventuels au meeting que tout était décommandé, et leur conseillait d'aller se promener plutôt sur les boulevards que du côté du Bois. Si bien qu'un tout



petit nombre de flâneurs, indifférents à cette consigne, simples curieux, peut-être, s'en allèrent lézarder quand même sur les pelouses du Bois, cependant que les soldats s'en venaient au contraire occuper les quartiers du centre et former leurs faisceaux jusque sur les marches de l'Opéra. Et de toutes les capitales de l'Europe, Paris fut sans doute celle où cette journée, autrefois si mouvementée, fut le plus calme. »

Retraite pour la vieillesse : Loi sur les retraites de mars 1910

Almanach de Treigny 1910

« Principales conditions requises pour que les ouvriers et les paysans puissent avoir droit à cette retraite pour la vieillesse...

1° Quelles sont les personnes qui peuvent avoir droit à cette retraite ?

- Tous les hommes et femmes de l'industrie, du commerce, des professions libérales et de l'agriculture.
- Les serviteurs à gages.
- Les salariés de l'Etat, des départements, des communes, ne gagnant pas plus de 3000 francs par an et ne jouissant pas déjà d'une retraite.
- Les métayers, les petits fermiers, artisans, petits patrons, cultivateurs, travaillant habituellement seuls ou avec un ouvrier ou avec des membres de leur familles.

2° A quel âge aura-t-on droit à la retraite ? A l'âge de 65 ans, mais une retraite proportionnelle pourra être accordée à partir de 55 ans, et même plus tôt, en cas d'accident ou d'infirmité entraînant une incapacité absolue et permanente de travail.

3° Quels versements devra-t-on effectuer pour avoir droit à la retraite ? Les versements obligatoires de tous les salariés seront de 9 francs par an pour les hommes âgés de plus de 18 ans, de 6 francs par an pour les femmes âgées de plus de 18 ans, de 4 fr 50 par an pour les jeunes gens et les jeunes filles au dessous de 18 ans. De plus, les patrons devront verser par an une somme égale pour chaque individu, homme ou femme, qu'ils emploieront.

4° Quel avantage l'Etat accordera-t-il aux retraités ? L'Etat versera une allocation viagère de 60 francs par an aux retraités qui auront atteint l'âge de 65 ans et qui auront opéré pendant 30 ans les versements obligatoires.

5° Quel sera le montant de la retraite ? Elle sera proportionnelle aux versements faits par l'assuré et à l'allocation accordée par l'état. D'après les prévisions du gouvernement, elle pourra atteindre environ 400 francs par an pour ceux qui auront fait des versements depuis l'âge de 15 à 16 ans jusqu'à l'âge de 65 ans...»

L'article se termine par la recommandation suivante :

« Rappelons-nous que s'il est bon de s'assurer une retraite pour quelques années de notre vieillesse, il est infiniment plus important de nous assurer au Ciel une retraite heureuse pour toute l'éternité. Nous pouvons nous la procurer à peu de frais. Il suffit, avec la grâce de Dieu, d'observer fidèlement les commandements de Dieu et de l'Eglise et les devoirs de notre état. »

Les Crues de l'Yonne

Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne, Séance du 6 février 1910

« Présentation de documents relatifs aux crues de la Cure et de l'Yonne en janvier 1910.

Mr Humbert met sous les yeux des assistants des graphiques qu'à bien voulu lui communiquer M. l'ingénieur en chef Breuillé. Ces graphiques montrent que les prévisions des Ponts et Chaussées se sont réalisées avec une exactitude remarquable.

Les différentes crues qui se sont manifestées dans la Cure et l'Yonne ont été annoncées dix ou quinze heures à l'avance avec une précision mathématique. Ce temps, si court qu'il soit, permet de prendre des précautions et, par suite, d'éviter bien des accidents et bien des dégâts ; malheureusement, les renseignements dont il s'agit sont parfois accueillis avec un scepticisme gouailleur par les intéressés qui n'en tiennent que peu ou point compte....

Dans les graphiques dont il s'agit, on peut se rendre compte exactement de la quantité de pluie et de neige tombée, jour par jour, du 18 au 30 janvier, aux Settons, à Clamecy, à Château Chinon, etc., et les crues qui en ont été les conséquences dans la Cure et l'Yonne. En comparant l'inondation de 1910 avec celles qui l'ont précédée depuis 1800, par exemple, on voit que, pour l'Yonne à Auxerre, l'inondation de 1910 est supérieure à celle de 1866 et se rapproche sensiblement de celle de 1836, la plus forte du siècle....

A propos des inondations qui viennent de se produire, M. David cite ses observations pluviométriques des mois de décembre et janvier derniers. La tranche d'eau versée dans le premier est de 87 mm, la moyenne est de 49 mm ; celle donnée par le second est 140 mm, moyenne 40 mm. Ce chiffre est tout à fait exceptionnel et n'a peut-être jamais été observé à Auxerre ; en tout cas depuis 38 ans, on n'avait pas constaté plus de 100 mm en 1900. Les deux mois réunis forment donc une tranche d'eau de 227 mm ; c'est plus du tiers de la hauteur annuelle, alors que cette fraction est ordinairement moindre que 1/7.

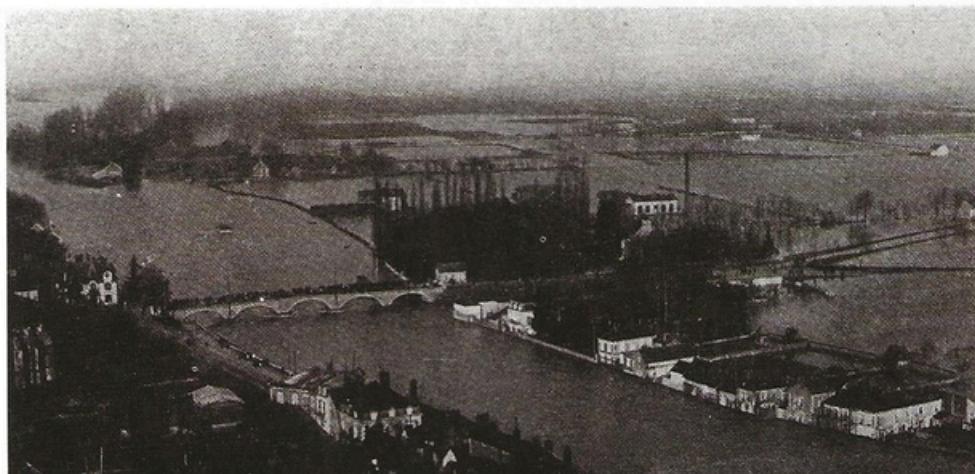
Les journées des 17, 18, 19, 20 janvier ont versé plus de 80 mm, dont 44 mm pour le 19 seul. Les terres, sol et sous-sol, déjà saturées par les pluies de décembre, n'ont pu retenir une quantité appréciable de cette masse d'eau, surtout en cette saison où l'évaporation est presque nulle et la végétation en sommeil. Une crue considérable de tous les cours d'eau, petits et grands, était donc inévitable....

Il ajoute que si, pendant la dernière inondation, la digue qui retient l'eau des Settons se fût rompue, c'était toute la région comprise entre les Settons et Cravant engloutie, anéantie, et à Auxerre, une crue supplémentaire de un mètre environ.

« Le seul palliatif, dit-il, aux effets des crues consiste à éviter de construire dans le fond des vallées ou tout au moins d'éviter d'habiter les rez-de-chaussée comme dans les anciennes maisons du quai de la Marine, à Auxerre. »



Brèche par laquelle l'eau s'est engouffrée dans le faubourg Saint-Germain. Cliché pris des toits de la gare d'Orsay.



Auxerre en janvier 1910: Le pont de la Tournelle et la Plaine des Champoulains.
cliché *l'Illustration*.

La leçon du désastre.

L'Illustration, samedi 29 janvier 1910, samedi 5 février 1910

Notre angoisse a pris fin. Le fleuve bat en retraite, mais en même temps, nous cherchons à en comprendre les causes. Nous interrogeons, à la hâte, cette science, dont les vertus nous devaient assurer l'universel bonheur. N'aurait-elle donc pas pu nous éviter ce fléau ? Ne saurait-elle trouver les moyens de nous préserver de son retour ?

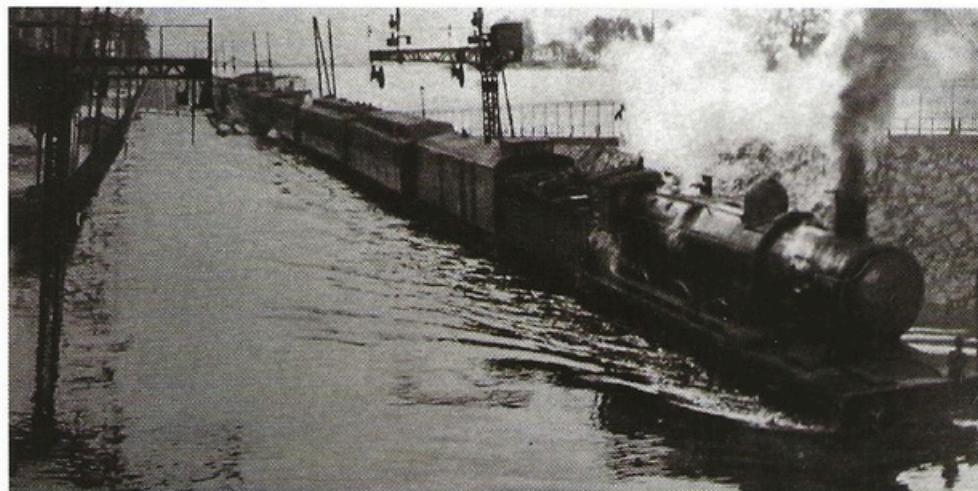
Ces questions, nous les avons posées à M. Ph. Bunau-Varilla, ancien ingénieur en chef du canal de Panama.

Ses conclusions, nettes, étayées sur des constatations précises, sont : c'est nous même qui avons ouvert les brèches à l'assaillant.

Le système de défense qui protège Paris contre les crues de la Seine a été conçu par Eugène Belgrand, mort en 1878. Il consistait :

1° dans l'établissement d'une double muraille emprisonnant le fleuve dans la traversée de la ville ;





2° dans la création d'un réseau d'égouts ne communiquant, en aucun cas de crue, par aucun point avec la seine, dans toute la traversée de Paris, mais allant la rejoindre à Asnières, située à 14 kilomètres de sa sortie de Paris et à un niveau inférieure de 3 mètres environ depuis les Tuilleries.

Mais d'autre part, pour que Paris ne fût pas envahi directement par son fleuve débordé, il fallait que les parapets des quais endiguant la Seine et l'isolant s'élevassent à l'entrée de la ville, à l'amont, jusqu'à une cote un peu supérieure à 35 mètres au dessus du niveau de la mer, pour descendre jusqu'à un peu plus de 33 m,50 à la sortie de Paris.

Or, dans la plus grande partie de la traversée de Paris, cette condition a été respectée. Là où cette hauteur n'était pas atteinte à un mètre près, on est parvenu par des exhaussements improvisés du parapet à défendre les rues contre l'envahissement des eaux.

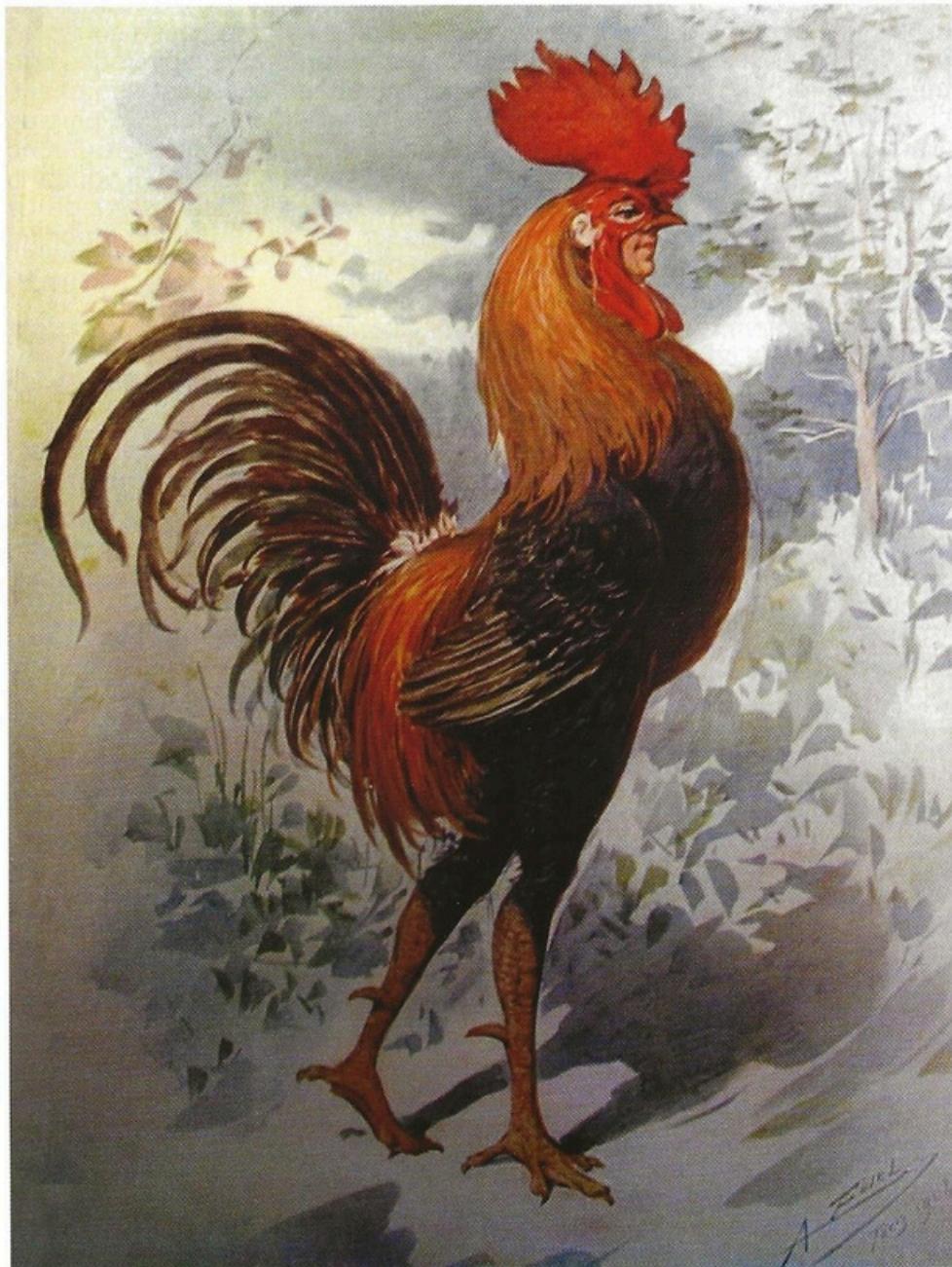
Il faut chercher la raison de nos misères dans une grave violation des règles qu'il avait posées. On en a ouvert trois : deux permanentes, la voie ferrée des Invalides aux Moulinaux, la ligne Austerlitz-Orsay, une autre accidentelle, la ligne métropolitaine (métro) Nord-Sud.

En autorisant la Compagnie d'Orléans à construire la ligne Austerlitz-Orsay, on lui permettait d'araser, à 33 mètres environ, la crête du mur de la tranchée qui court du pont Sully au pont d'Austerlitz, sur la berge de la Seine, soit 1 m,50 en contre-bas de la ligne de défense de Belgrand. La ligne des Invalides a bénéficié d'une tolérance analogue. Le fleuve a envahi et conquis le faubourg Saint-Germain en prenant ce chemin.

Quand à l'envahissement de la rive droite, il est le résultat d'un autre manquement, momentané celui-ci. En autorisant la construction de la ligne métropolitaine Nord-Sud, on n'a pas su prévoir que le fleuve pouvait profiter de la brèche accidentellement ouverte à son passage pendant la durée des travaux...

Chantecler,

Pièce d'Edmond Rostand, jouée au théâtre de la Porte Saint Martin.
L'illustration, samedi 12 février 1910



Le costume de Chantecler dessiné pour l'acteur Coquelin en 1908.
Aquarelle d'A. Edel.

Le 7 février 1910 le rideau se lève sur Chantecler. Depuis plus de cinq ans, la nouvelle pièce de l'auteur de Cyrano est sans cesse annoncée, puis remise à plus tard : ce jour-là, le Tout-Paris s'est déplacé pour la découvrir enfin. Mais très vite, la perplexité gagne la salle. Point de décor historique ici, ni de personnage héroïque : la scène est une basse-cour ; les personnages, des poules, des dindons, des canards, des lapins, des crapauds. Et le héros ? Un coq, Chantecler, persuadé que c'est son chant, chaque matin, qui fait lever le soleil... Chantecler connut tout au plus un succès d'estime ; après cette pièce, le « roi de la Belle Epoque », Edmond Rostand, déçu et incompris, se détourna peu à peu du théâtre. Et pourtant, la poésie de Rostand, nourrie du *Roman de Renart* et des *Fables* de La Fontaine, y apparaît dans toute sa splendeur ; la tirade du coq, quoique méconnue, rivalise de génie avec celle du nez :

*Oui, Coqs affectant des formes incongrues,
Coquemars, Cauchemars, Coqs et Coquecigrues
Coiffés de cocotiers supercoquentieux...*

*La fureur comme un Paon me fait parler, Messieurs !
J'allitère !... - Oui, Coquards cocardés de coquilles,
Coquardeaux, Coquebins, Coquelets, Cocodrilles...*

Cette féerie animalière détonante et cocasse traite des affres de la création artistique. 129 animaux différents y sont représentés : 48 espèces de coq, une poule faisane, une pintade, un pintadeau, 21 hiboux, un merle, 3 pigeons, un cygne noir... M. Lucien Guirly qui joue le coq Chantecler, mesure 1,92 m

Et à Joigny ?

C'est encore à la crue du 22 janvier qu'il faut revenir.

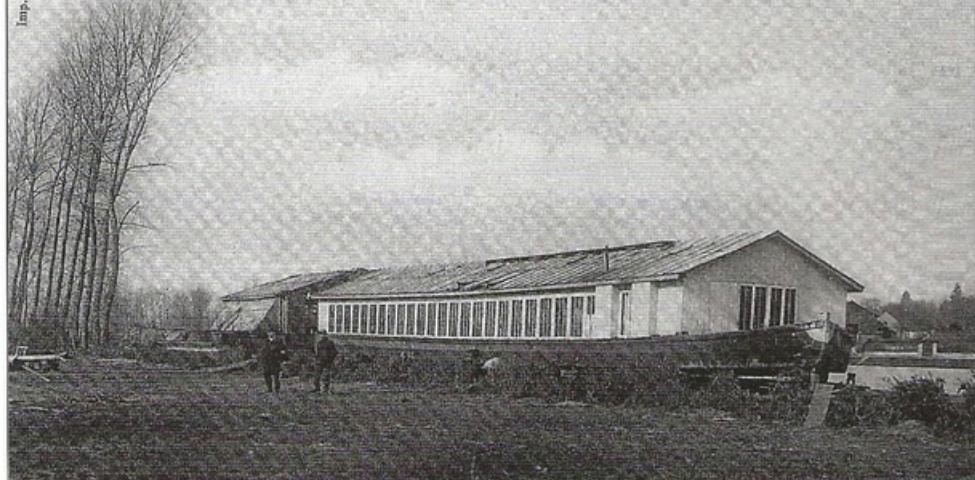




Elle fut particulièrement médiatisée et plus d'une vingtaine de cartes postales furent éditées. Parmi les scènes diverses proposées, les photographes se sont intéressés à un fait divers, minuscule événement « noyé » au sein de l'ampleur du phénomène qu'ils avaient du mal à saisir. Il existait à Joigny, amarrés en rive gauche, deux bateaux-lavoirs dont l'un servait aussi d'établissement de bains chauffés.



742. - JOIGNY. - Le Bateau-Lavoir, emporté par les Eaux, le 21 Janvier 1910, prêt à être renfloué



Si le bateau placé en amont du pont et protégé par un aménagement de pieux et de planches résista à la montée des eaux, le plus gros, situé en aval, rompit ses amarres le 21 janvier en début d'après-midi et dériva devant une foule de curieux, pour venir s'échouer contre une rangée de peupliers de la petite île, devant le Bureau de la navigation.

Il resta là plus d'un an, fut renfloué avant d'être finalement démolie. Il semble qu'un certain Maurice Auberger ait participé à cette opération...

92

Joigny et ses villes jumelles

La ville de Mayen à l'époque où elle était française (1794-1814)

Werner WILHELM,
vice-président du Cercle d'amitié Franco-allemand de Mayen

Il est assurément intéressant pour nos amis français de savoir que nous les habitants de Mayen avons été français et avons donc été vos compatriotes.

Même si 20 ans ne représentent qu'une courte période, celle-ci a laissé pourtant des traces dans notre ville natale et aujourd'hui encore, deux cents ans plus tard, on retrouve des vestiges de l'occupation française par exemple dans le domaine de la langue et dans celui de l'administration.

Dans le dialecte de Mayen, il existe de nombreux mots ou expressions françaises qui datent de cette époque tels «Perpel» pour parapluie, «Wöschlavur» pour laver, «pordes» pour porte et on retrouve aussi la présence de noms de familles d'origine française tels que Dupont, Dumême, Thubeauville.



Le seul monument qui rappelle aujourd’hui la période française est la fontaine du marché projetée et érigée en 1812 par l’architecte Michael Alken à la demande du maire français de l’époque. Il y a aussi les nombreux documents de cette époque qui sont rédigés en français, par exemple des certificats de mariage que l’on peut voir exposés au musée de pays du château.

Après s’être alliées en 1792 contre les troupes révolutionnaires françaises et avoir entrepris une campagne militaire également avec le concours d’autres puissances européennes pour rétablir la monarchie en France, la Prusse et l’Autriche, après leur échec, durent se replier de nouveau sur le Rhin. Les avant-postes de l’armée française firent leur apparition en octobre 1794 à Mayen. Les militaires occupèrent le 17 octobre sous les ordres du Général Marceau d’abord Mayen puis le 23 octobre Coblenze. On les vit toutefois arriver dans un état pitoyable, leurs vestes et leurs pantalons déchirés, bref, d’authentiques sans-culottes. Il ne faut donc pas s’étonner si la population eut à en souffrir et si le pillage fut de l’extension. S’y ajoutèrent les réquisitions dont celles de logements pour les militaires auprès des particuliers. On réquisitionna tout ce dont les hommes d’une armée avaient besoin en chevaux et en vivres pour être opérationnels. L’importance de la forêt communale fut fortement réduite du fait des besoins de livraison de bois à l’armée. Même le commerce fut dans un premier temps paralysé, du fait que les français ne voulaient payer qu’avec leur monnaie de papier, les assignats. Tout ceci contribua à fortement faire tiédir l’enthousiasme des gens du peuple pour le slogan de la Révolution : «Liberté, Egalité, Fraternité».

Depuis 1794, la rive gauche du Rhin était donc aux mains des Français. Aux termes du traité de Bâle, la Prusse céda à la France ses possessions situées sur la rive gauche du Rhin. Le prince de l’évêché de Trèves, dont faisait également partie Mayen, l’évêque et prince-électeur Clemens Wenzeslaus abdiqua définitivement.

Les français y introduisirent alors les institutions républicaines. La rive gauche du Rhin fut divisée en quatre départements. Mayen faisait alors partie du département : «Rhin et Moselle» dont la capitale était Coblenze. Celui-ci fut à nouveau subdivisé en arrondissements qui se componaient de cantons. Le canton de Mayen était constitué des mairies de Mayen et de Sankt Johann. Le maire et avec lui trois adjoints s’occupaient des questions administratives. Le préfet de Coblenze, qui s’appelait alors Vassy, nommait tous les fonctionnaires donc le maire mais aussi les enseignants.

Les relations déjà tendues entre la population de Mayen et la puissance occupante se durcirent du fait de mesures anticléricales ordonnées par le gouvernement français. Du fait que le catholicisme, compte tenu de son lien avec le prince et l’empereur, était perçu comme un obstacle à l’intégration de la rive gauche du Rhin à la France, des processions furent par exemple interdites et des jours fériés religieux remplacés par des fêtes républicaines. La population de Mayen essaya pourtant de continuer à observer ses traditions religieuses.

Aussi déclara-t-on les propriétés des nobles et des princes électeurs, les cloîtres et les églises comme biens nationaux et on les vendit à des particuliers et des spéculateurs qui firent de brillantes affaires. Ainsi le château de Mayen fut également vendu aux enchères.

Le mécontentement se manifesta aussi sur le plan social. Comme l'empereur Napoléon faisait souvent la guerre, il lui fallait sans arrêt opérer des recrutements. La jeune population masculine de Mayen n'en fut pas exemptée. Les jeunes gens aptes au service militaire devaient se présenter après leur vingtième année révolue à la préfecture pour faire leur service, sinon ils étaient traités comme déserteurs. Cent cinquante habitants de Mayen versèrent leur sang sur les champs de bataille d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de Russie. Cela représentait 6% de la population de l'époque qui comptait environ 2500 habitants. On dit que la population aurait ressenti cette situation comme terrible. De plus, le coût des guerres menées engendrait de lourdes charges en impôts pour de larges couches de la population.

Mais, la ville en a aussi profité sous la forme, par exemple, d'une extension du réseau routier même si celle-ci était réalisée essentiellement pour des raisons stratégiques. Pour relier Liège (Belgique) à Coblenze, on a construit une route au travers de l'Eifel, passant par Adenau et Mayen qui a contribué de façon décisive au désenclavement de notre région. Le réseau de voies de communication autour de Mayen fut également créé. C'est l'industrie textile qui en fut plus particulièrement bénéficiaire.

Il existait déjà avant la période française une activité industrielle particulière dans ce domaine à cause des nombreux troupeaux de moutons paissant dans le massif de l'Eifel. Du fait du rattachement à l'espace économique français, de l'absence d'importations anglaises du fait du blocus continental de 1806 à 1814 et du grand besoin en tissus de l'armée napoléonienne, la région Mayen/ Montréal s'est développée au point de devenir le centre de la production textile du département Rhin et Moselle. A l'exposition industrielle de 1806 à Paris, les industriels du textile de Mayen furent distingués pour leur production de tissus de qualité pour l'armée.

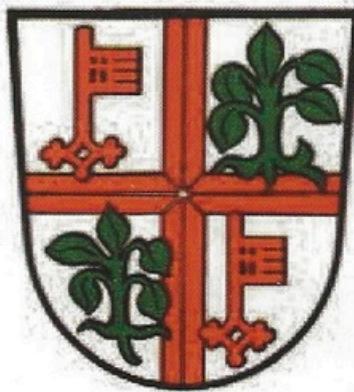
Etant donné que les cantons étaient aussi, au plan administratif, des structures de tribunaux de première instance, le Code Civil a introduit, sur l'ensemble de la rive gauche du Rhin, une législation unifiée et donc aussi à Mayen. Ainsi, une exigence majeure du programme de la révolution française se trouvait être satisfaite : l'égalité devant la loi.

La bataille des nations aux environs de Leipzig en 1813 brisa la prédominance de Napoléon en Allemagne et avec le franchissement du Rhin par les troupes de Blücher dans la nuit du Nouvel An 1813/1814, a pris fin l'occupation française. Le 2 janvier 1814, les troupes françaises de Coblenze en fuite passèrent en partie par Mayen.

Le 2 Janvier fut certainement ressenti comme une libération d'une domination étrangère. Les points négatifs décrits plus haut l'ont emporté sur les avancées et les points positifs qu'avait apportés le rattachement à la France tels que l'égalité de tous devant la loi, une administration et une

justice modernes ainsi qu'un développement de l'économie et des voies de communication. Bien que faisant partie de la France, la majorité de la population est restée ancrée dans l'espace linguistique et culturel allemand et n'a pas versé de larmes sur le départ de Napoléon.

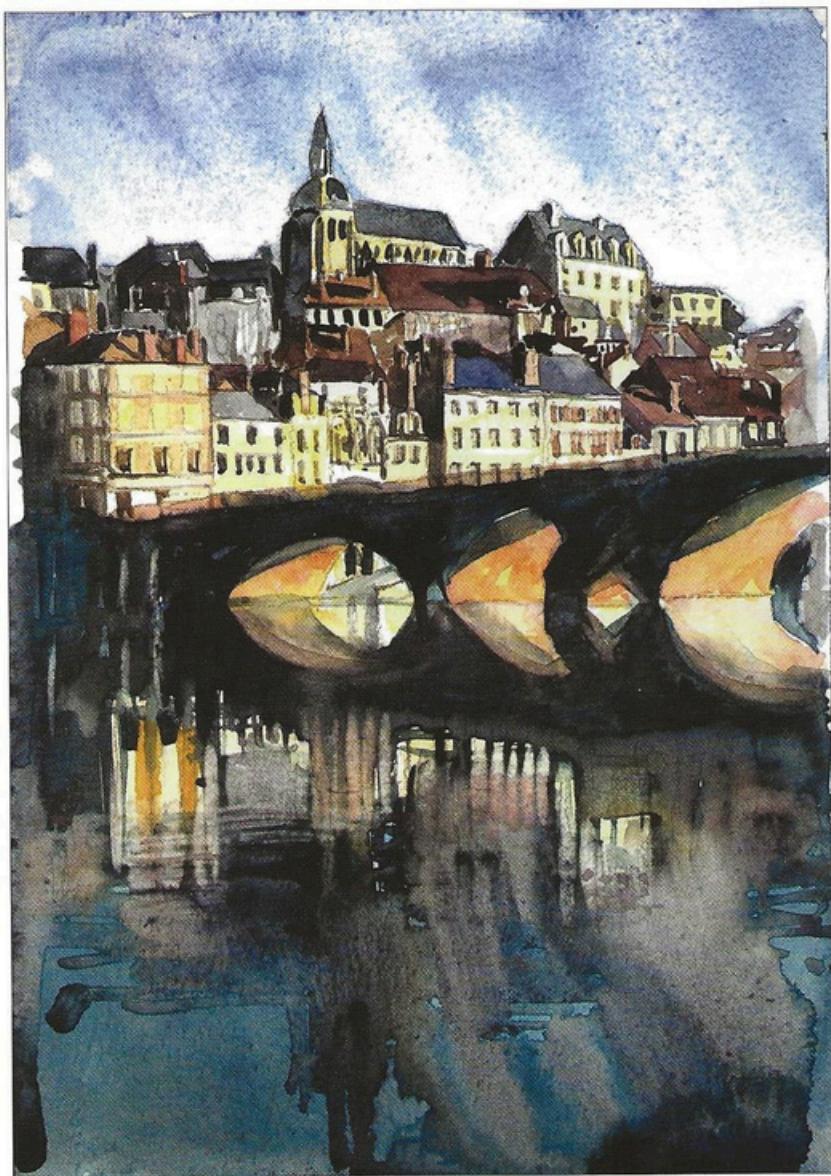
Ainsi, l'époque française a pris fin comme elle était arrivée.



Les armes de la ville de Mayen

Mes sources :

- Paul Geiermann, Ein Geschichtsund Heimatbuch, 1978.
- Geschichte von Mayen, herausgegeben vom Geschichts-und Altertumsverein, 1991.



Jean-Paul Delor, *Joigny depuis l'Yonne et le pont Saint-Nicolas*,
aquarelle.